

RÉSISTER AU “ZEITGEIST”

par Robert Misik

La Gauche est en crise. Plus spécifiquement, les partis de gauche sont en crise. Ce sont pour la plupart des partis qui ont cessé de résister, qui se sont résignés face à un « Zeitgeist » néolibéral. Ils doivent redescendre dans l'arène.

Nous parlons de la « crise de la Gauche », ou de la « Gauche en crise », mais nous devrions plutôt nous demander quelle Gauche précisément est « en crise ». Les mouvements de gauche, la sous-culture de gauche, les réseaux d'ONG de gauche, la jet-set intellectuelle de gauche ou la contre-culture de gauche ? Ou s'agit-il plutôt des partis de gauche, des partis de centre-gauche, des partis sociaux-démocrates ou de la gauche libérale ? Il y a quarante ou cinquante ans, cette question ne se serait même pas posée. Les partis de gauche s'inscrivaient dans des mouvements de gauche, et ces derniers considéraient tout naturellement ces partis comme « leurs partis », « leurs représentants au sein des parlements ». Mais dans les années 1960, les mouvements et les partis de gauche se sont séparés. Les mouvements rebelles et les responsables politiques au sein des parlements ont emprunté des chemins différents.

Les partis de la Gauche démocrate se nourrissent de l'idée du progrès, de la vision d'un avenir meilleur : croissance économique, prospérité pour tous, progrès technologique, progression sociale et modernisation démocratique. Ils sont associés à la promesse d'une amélioration progressive de la situation pour tous, comme l'illustre la magnifique métaphore de Bobby Kennedy : « la marée montante soulève tous les bateaux, pas seulement les plus luxueux ».

Mais ces trente dernières années, les crises économiques ont brusquement interrompu des phases de croissance. La mondialisation a

gagné du terrain et s'est accompagnée de discours qui dépeignent le monde comme champ de bataille où tout le monde se fait concurrence. La doctrine néolibérale a radicalisé le paradigme de la concurrence et légitimé les inégalités croissantes, la stagnation des revenus faibles et moyens, ainsi que l'exacerbation de la crainte du déclin. La peur a littéralement rongé nos sociétés.



Les sociaux-démocrates ont toujours représenté une alliance entre les classes ouvrières et les classes moyennes urbaines démocrates.



Dans le même temps, les sociaux-démocrates se sont bien trop souvent adaptés à ce « Zeitgeist ». Ils n'ont pas toujours défendu l'État-providence et les sociétés solidaires, et ils ne promettent certainement plus de progrès sociaux. Ils ont tout bonnement capitulé. « Oui, nous devons apporter plus d'individualisme dans ce système. Oui, nous devons poursuivre la déréglementation. Mais s'il vous plaît, modérement » Tel est leur discours. Mais ce qu'ils

disent vraiment, c'est : « Votez pour nous, car avec nous, la chute sera plus lente. »

Mais qui va choisir d'élire des candidats aux promesses si ternes ? Doit-on se borner à éviter le pire ? Qui pourrait se sentir inspiré par un tel discours ? Comment de tels messages pourraient-ils endiguer la peur qui se répand dans nos sociétés ?

Les partis sociaux-démocrates ont été frappés par une crise identitaire : il est devenu de plus en plus difficile de savoir quels sont leurs chevaux de bataille.

La majorité de ces partis ont non seulement une base électorale très forte, mais aussi un réseau de membres qui les soutient, au sein des syndicats par exemple. C'est le cas du Parti social-démocrate d'Allemagne (SPD), du Parti social-démocrate d'Autriche (SPÖ), ainsi que des Démocrates aux États-Unis et du Parti travailliste au Royaume-Uni. On pourrait appeler cette base la classe moyenne inférieure ou la classe ouvrière. Les termes sont imprécis, mais bon nombre de ces citoyens ne se sentent plus représentés ni par les sociaux-démocrates ou les autres partis de centre-gauche, ni par les partis traditionnels. Ils ont le sentiment qu'aujourd'hui, la politique est aux mains de l'establishment, lui-même complice de l'élite économique. Ils pensent que les élites politiques et économiques forment une caste. La Casta, comme l'appelle Podemos en Espagne.

Bien que les citoyens n'aient pas entièrement raison, ils n'ont pas tout à fait tort non plus. Ils

SOCIAL DEMOCRACY

© shutterstock

| Les partis sociaux-démocrates ont été frappés par une crise identitaire : il est devenu de plus en plus difficile de savoir quels sont leurs chevaux de bataille.

ont surtout le sentiment de n'être véritablement représentés par personne. Qu'ils peuvent voter, mais qu'ils n'ont pas leur mot à dire.

Ce sentiment est dû aux mécanismes et aux règles de la politique professionnelle : le fossé entre les acteurs de la scène politique et les gens "normaux", les changements opérés parmi les fonctionnaires sociaux-démocrates, leur transformation en partis de la classe moyenne.

Ces électeurs risquent de rejoindre des partis protestataires de droite, car ils sont frustrés que personne ne réponde à leurs préoccupations.

Nombreux sont ceux qui pensent que la solution à tous ces problèmes serait de se tourner vers la classe ouvrière. Ils pensent que les sociaux-démocrates devraient moins se préoccuper de la libéralisation sociale, des droits des minorités et de la lutte contre le racisme, entre autres, pour se recentrer sur l'augmentation des salaires, de meilleures écoles, sur les préoccupations des travailleurs, des « gens ordinaires ». « On oublie les artistes et les gens comme nous qui allons à des festivals de cinéma. Et on arrête de défendre les minorités, car on risque d'effrayer la classe ouvrière blanche. »

Je ne pense pas que cela soit la solution. Premièrement, les sociaux-démocrates n'ont pas cessé de travailler à un capitalisme plus juste quand ils ont commencé à défendre les droits des gays et des lesbiennes.

Deuxièmement, on ne gagne pas en crédibilité en arrétant de défendre les causes qui nous

sont chères ou en se détournant de nos valeurs.

Troisièmement, les partis de la Gauche démocrate ont une grande tradition historique. Ils ont toujours été à la fois des partis synonymes de progrès social et de modernisation démocratique. Les sociaux-démocrates ont obtenu l'instauration de la journée de huit heures et le droit de vote démocratique. Ils ont permis la protection des travailleurs, mais aussi la liberté d'expression et la protection des minorités. Ils se sont battus pour toutes ces causes en même temps. Et ils y sont arrivés. Ils ont toujours représenté une alliance entre les classes ouvrières et les classes moyennes urbaines démocrates.

Et même aujourd'hui, les partis démocrates de gauche ne peuvent que réussir, s'ils parviennent à représenter à la fois les classes moyennes inférieures, les gens qui travaillent dur, et les classes moyennes urbaines, pour lesquelles une société juste et des collectivités viables sont aussi importantes qu'une société démocratique.

La crédibilité constitue un autre enjeu crucial. Pour être crédibles, les partis doivent avoir un plan, une idée de la manière de dompter ce turbo-capitalisme sauvage. Ils doivent savoir comment rétablir une plus grande solidarité, et comment les responsables politiques démocrates pourraient reprendre le contrôle d'un système économique mondial en pilote automatique.

Nombreux sont ceux qui ont le sentiment que nous avons créé un système malsain, que

personne ne sait réparer. Pour faire simple : vous pouvez expliquer à un ouvrier qu'il est malheureusement impossible de garantir un salaire minimum et des retraites décentes, et, l'instant d'après, céder aux souhaits d'un PDG de l'industrie financière. Ou vous pouvez dire à ce même ouvrier que vous soutenez ses revendications sans réserve, et expliquer au banquier qu'il n'est pas possible de répondre favorablement à ses demandes.

Il faut que la population soit convaincue que les partis de gauche tenteront au moins d'y arriver. Peut-être à petits pas. Peut-être avec des revers. Mais qu'ils essayeront. Il faut que l'on puisse être sûr que les sociaux-démocrates se battront comme des lions.



> AUTEUR

Robert Misik est un écrivain, programmeur, blogueur vidéo et organisateur d'expositions viennois. Il travaille pour plusieurs journaux autrichiens et allemands. Ses thèmes de prédilection sont la critique du capitalisme et de la mondialisation, ainsi que l'histoire de la Social-démocratie.